A stylized illustration of a woman with dark hair pulled back, wearing a light-colored corset and a pink skirt. She is looking over her shoulder towards the viewer. The background is a solid red color.

LE COUP DE CŒUR
DU PRIX DU
LIVRE
ROMANTIQUE

AHAVA SORARUFF

BABY JANE
À BROADWAY

ROMAN


CHARLESTON

AHAVA SORARUFF

BABY JANE
À BROADWAY

En 1988, Andrew Lloyd Webber triomphe à New York avec *Le Fantôme de l'Opéra*, tandis que Tess, ex-danseuse souffrant d'agoraphobie depuis qu'elle a réchappé à un incendie meurtrier, vit recluse dans un quartier de Brooklyn. Chaque pas hors de chez elle est devenu un effort, mais la passion de la danse est toujours là, brûlante. C'est elle qui pousse Tess à franchir, un vendredi matin, les portes du théâtre du Wonderful où se tiennent les auditions pour un spectacle d'un genre nouveau : le cabaret burlesque.

Là, sur la scène du Wonderful, Tess deviendra Baby Jane. Une Baby Jane audacieuse, vibrante et libre.

Un bouleversant roman de reconquête de soi, qui nous plonge dans l'univers enivrant du cabaret des années 1980.

« UN ROMAN CAPTIVANT, UNE HÉROÏNE
QUE L'ON PREND PLAISIR À VOIR SORTIR
PEU À PEU DE SA COQUILLE, DES PERSONNAGES FORTS
QUI ME TROTTENT ENCORE EN TÊTE. »

*Clarisse Sabard, auteure du best-seller Les Lettres de Rose
et membre du jury du Prix du Livre Romantique.*

ISBN : 978-2-36812-322-5



9 782368 123225

18 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Illustration : © Getty Images.


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

BABY JANE
À BROADWAY

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018
29, boulevard Raspail
75007 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-322-5

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Ahava Soraruff

BABY JANE
À BROADWAY



CE ROMAN A ÉTÉ COUP DE CŒUR
DU PRIX DU LIVRE ROMANTIQUE
EN 2018 !



Le Prix du Livre Romantique, c'est quoi ?

Décerné par un jury prestigieux composé d'auteurs, de blogueurs, de journalistes, mais aussi d'éditeurs et de la Ville de Cabourg, il récompense LA meilleure histoire romantique de l'année, après un appel à manuscrits ouvert à tous ! Une héroïne forte, fière, libre et une grande histoire romanesque en sont les ingrédients nécessaires !

Rejoignez-nous vite sur les réseaux sociaux pour en savoir plus, et pourquoi pas devenir le prochain auteur des éditions Charleston !

Rendez-vous sur
www.editionscharleston.fr/prix-livre-romantique



« *Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.* »
Samuel Beckett, Cap au pire

« *Toute ta vie, tu as attendu ce moment ;
enfin il est venu, mais es-tu prêt ?* »
*Anthony Doerr, Toute la lumière
que nous ne pouvons voir*

« **C**A OUI, LEUR RELATION ÉTAIT PARTICULIÈRE. Belle, je crois. Mais particulière. »

« Elle l'aime toujours ? »

« Je ne sais pas. »

« Comment était-il ? »

« Curieux. »

« Ça ne veut rien dire, tante Lizzie. »

« Je ne pourrais pas te l'expliquer autrement. Il était lui. C'est le genre d'homme qui vous hante. »

« Tu as les joues rouges. »

« Ah. »

« Je veux juste comprendre... »

« Oui, mais ta mère... eh bien, tu comprends... »

« Non, c'est bien ça le problème. Était-il méchant avec elle ? Si elle n'en parle pas, c'est qu'il y a bien une raison. Pourquoi tant de secrets, hein ? »

« Ta mère souffre, c'est tout. »

« Donc toi, tu ne me diras rien. »

« Te rappelles-tu du numéro que je t'ai donné la dernière fois ? »

« Ouais, le mec de San Francisco, c'est ça... »

« Tu n'as pas appelé, n'est-ce pas ? »

« Nan. »

« Tu n'as pas appelé parce que tu as la trouille. Et en plus de ça, tu as bien conscience au fond de toi qu'il n'y a que ta

mère pour t'en parler. Pourquoi ? Parce qu'entre vous deux, il y a une souffrance qui végète, qui gonfle, se dégonfle, mais qui demeure là, qui coule et stagne, ronge les vaisseaux sanguins. Moi, je pourrais t'expliquer, mais ça ne servirait à rien et je risquerais de produire l'effet inverse, de nécroser vos rapports pour de bon. Les bonnes intentions, tu sais ce que c'est, hein. Une véritable plaie. Non, il faut que vous vous parliez. Tu es une grande fille, va donc voir ta mère. »

PROLOGUE

Providence, Rhode Island, septembre 2017

I *GOTTA TAKE A LITTLE TIME*
A little time to think things over...

Charlotte gara la voiture à l'ombre d'un peuplier, remuant les lèvres sur Foreigner. Les années quatre-vingt avaient produit ce qu'il y avait de pire en termes d'esthétisme, comme les cheveux choucroute, les blazers oversize et les pantalons orange fluo. Mais lorsqu'un vieux titre passait à la radio, Charlotte prêtait l'oreille avec un certain amusement. De toute façon, on ne pouvait que se montrer amusé face aux années quatre-vingt. Étendard du mauvais goût, selon elle, cette décennie affectionnait le kitsch des étoffes bigarrées, se fichant pas mal des règles élémentaires du cercle chromatique. Lou Gramm s'époumonait, Charlotte écoutait comme on écoute un ami qui nous donne un conseil.

I can't stop now, I've travelled so far...

Elle approuva. Trop tard pour tourner les talons. Elle coupa le son et la voix du chanteur s'évanouit. Charlotte réfléchissait.

C'était toujours un peu étrange et gênant de revenir ici. À chaque fois, elle avait l'impression de devoir tout reprendre à zéro avec *elle*. De devoir lui plaire, de gagner son approbation, bien loin des clichés que véhiculaient les films hollywoodiens à propos des familles aimantes et soudées – ceux que Charlotte visionnait le soir enroulée dans un plaid, les yeux brillants d'envie, une tasse de chocolat chaud à la main. Entre elles, pas de grandes effusions d'amour ou de « tu m'as manqué » étouffés dans la chaleur des embrassades. Non, ce qui cimentait leur relation c'était plutôt la distance et la retenue. Bien sûr, elle aurait aimé qu'il en fût autrement, mais ce n'était pas autrement.

Ce matin, avant de partir, elle avait renversé son café près de l'évier, trop nerveuse pour tenir sa tasse correctement. Des gouttes brunes avaient coulé le long du revêtement en teck et Charlotte était restée là à les fixer en se disant qu'elle pouvait encore inventer une excuse pour ne pas prendre la route. Elle ne pouvait pas, bien sûr. Cela aurait été bête.

Charlotte était montée dans son véhicule et avait quitté Baltimore, la radio à plein volume.

La gêne s'était de nouveau invitée dans le creux de son estomac lorsqu'elle s'était arrêtée pour faire le plein d'essence. Le vendeur, affublé d'un sweat-shirt bleu et d'une casquette de la même couleur, encaissait son paiement, l'air affable. À un moment, alors qu'il lui tendait la monnaie, il s'était écrié :

— Vous avez prévu de rendre visite à votre famille, hein ?

Il avait dit cela comme s'il s'agissait d'une évidence. C'en était sûrement une puisque c'était le *Labor Day* et que ce week-end prolongé était propice à deux réjouissances : la fête entre amis ou les retrouvailles familiales. Charlotte avait acquiescé et il avait cru bon de renchérir :

— Vous en avez de la chance... surtout, profitez !

Elle avait ri.

En profiter, oui. Comme si c'était aussi simple.

Tu es une grande fille, va donc voir ta mère.

À plusieurs reprises, Charlotte avait saisi son téléphone, brûlant d'appeler Lizzie pour lui demander conseil, lui demander d'être là quand elle franchirait la cour principale. Elle avait imaginé plusieurs formulations, comme : « Allô tantine ? Dis, je serai à Providence dans quelques heures. Tu viendras m'accueillir n'est-ce pas ? » Elle lui aurait donné l'heure à laquelle elle comptait arriver, lui aurait soufflé un « À plus, je t'embrasse » et aurait appuyé sur l'accélérateur, le cœur un peu plus léger. Tout cela aurait été dit d'un ton jovial, car Charlotte se serait bien gardée d'ajouter : « Surtout, sois en avance, je ne veux pas me retrouver seule avec elle ! » Elle n'avait pas besoin de préciser ce genre de chose car Lizzie savait déjà tout cela et lui aurait apporté son soutien parce qu'elle était comme ça, Lizzie était une tante aimante et dévouée. Mais, finalement, Charlotte avait renoncé. Elle avait pensé qu'au fond, ce ne serait pas si terrible. Qu'*elle* n'était pas si terrible.

Dans les faits Lizzie n'était pas sa tante, mais sa marraine. Par facilité, Charlotte l'avait un jour appelée « tantine » et depuis « tante Lizzie », « tatie », ou encore « tata » étaient restés, ce qui convenait à tout le monde. À Lizzie, car elle n'avait pas d'enfants, à la mère de Charlotte qui n'avait pas de sœur, et à Charlotte donc, qui n'avait pas de tante. L'arbre de cette famille était tronqué, amputé. On lui avait coupé les branches à la scie. Sur l'une d'elles, son père. La branche gisait quelque part, mais Charlotte n'avait jamais réussi à mettre la main dessus. Si elle voulait connaître son père, le connaître *vraiment*, il lui faudrait passer par sa mère. Sa mère le cerbère. L'ennui, ainsi que tante Lizzie l'avait souligné, c'était que Charlotte avait la trouille.

Combien de fois avaient-elles eu cette conversation ? Certainement à chaque fois qu'elles avaient trop bu et un peu trop ri, et que sous l'effet de l'alcool, Charlotte

fondait en larmes, en proie à l'angoisse et à la colère. D'abord, elle demandait pourquoi sa mère ne l'aimait pas et Lizzie lui répondait qu'elle se fourvoyait. Ensuite, elle s'interrogeait sur son père. Qui était-il ? Comment était-il ? Que faisait-il ? Lizzie lui racontait ce qu'elle savait, se tenant au strict minimum, au communicable. « Que peux-tu me dire sur leur relation ? » insistait alors Charlotte. Et là, Lizzie rétorquait, les yeux rêveurs, que c'était une relation particulière, mais belle. Le disque repartait pour la énième fois, entamait la même chanson, le même discours, la même conclusion. *Va voir ta mère.*

Charlotte retira les clefs, une boule d'anxiété dans le ventre. Le moteur émit un rot guttural et refroidit. Elle abaissa le pare-soleil près de son visage et s'examina dans le miroir. Ses yeux étaient fatigués par les heures de route qu'elle avait avalées depuis Baltimore, quant à son nez, court et pointu, il était recouvert d'une fine pellicule de sébum. Charlotte se pinça les joues pour leur redonner un peu de couleur, rabattit le pare-soleil et s'extirpa lourdement de la voiture, les jambes encore engourdis par le trajet.

Elle se tenait sur le perron, droite comme un bâton, les paumes jointes sur une sculpturale canne en acajou. *Elle* n'avait pas les jambes potelées, contrairement à Charlotte. Non, ses jambes à *elle* étaient longues et fuse-lées. Des jambes de magazine.

Charlotte était tout en rondeurs (voluptueuse, disait Andrew, son petit ami), avait un visage ovale et joufflu (qu'elle aimait bien), un ventre tombant (qu'elle aimait moins), et des chevilles gonflées. Au moins, *elle* n'avait jamais eu de remarques désobligeantes à son rencontre. *Elle* n'avait jamais dit à Charlotte « tu devrais maigrir » ou « fais attention à ta ligne ». Mais peut-être qu'*elle* ne s'intéressait pas assez à elle pour s'inquiéter de sa charge pondérale. Charlotte ne savait pas trop. *Elle* était difficile à cerner. *Elle* et sa froideur maniérée, *elle* et son air réprobateur. Mutique. Songeuse. Un brin mélancolique.

Comment se dire les choses quand on ne se parle pas ?

Tout en muscles, galbée comme une sirène, malgré sa cinquantaine franchement entamée, *elle* avait des traits anguleux, deux grosses billes bleues à la place des yeux, les lèvres pincées. Deux sillons partaient en dessous du nez et descendaient jusqu'au menton, accentuant l'expression sévère qui peignait le plus communément son visage. Fidèle à ses habitudes, *elle* arborait un chignon serré, torsadé au-dessus de la nuque. Charlotte ne l'avait jamais vue les cheveux détachés. Elle lui avait déjà conseillé de les laisser respirer à l'air libre, convaincue que la coupe adoucirait sa physionomie, mais *elle* ne le voulait pas. *Elle* disait que cela faisait mauvais genre. Et ce n'était pas son genre.

— M'man ! fit Charlotte en faisant mine de l'enlacer.

Elle faisait toujours « mine de » l'enlacer. Ce qui signifiait que Charlotte se penchait, lui effleurait le bras, avançait les lèvres vers sa joue et se retirait aussitôt. Elle ne posait jamais les lèvres sur la peau parfaitement maquillée de sa mère, craignant de gâter son fond de teint haut de gamme. Bien sûr, Maman ne l'aurait pas rabrouée, Maman était trop polie pour rabrouer quelqu'un ouvertement, mais elle tousserait derrière son poing et se dégaînerait sèchement. On ne prolongeait pas le contact dans cette famille. On se touchait par accident ou parce qu'il le fallait. Puis on reprenait ses distances, la bonne distance, et les choses suivaient leur cours.

— Tu as fait bon voyage ?

— Ça allait, les gens semblaient plus enclins à descendre en Floride qu'à monter sur Providence, répondit Charlotte en lui emboîtant le pas à l'intérieur.

Il y avait eu en réalité quelques bouchons sur la route, fête du Travail oblige, mais Charlotte choisit de ne pas le mentionner. Il ne s'agissait pas tant de mentir que d'omettre certains détails pour éviter des sueurs et des battements de cœur inutiles. Sa mère se montrait sensible sur le sujet. Le trafic routier l'angoissait. Lorsqu'elle prenait le volant et qu'elle avait le malheur de voir la voie

rapide se noircir de monde, elle se mordait la lèvre et répétait : « Oh là là, il y a du monde... il y a un petit peu trop de monde, non ? » Il ne fallait surtout pas répondre par un haussement d'épaules ou un « tu exagères » désinvolte, mais compatir et suggérer de prendre la prochaine sortie. Dans ces moments-là, ces moments qui n'étaient pas prévus dans son quotidien régi au métronome, la prestance de sa mère, celle que Charlotte admirait et aurait bien aimé avoir, se fissurait. Charlotte regardait ses mains trembler, son dos se raidir, et elle ne disait rien. Il n'y avait rien à dire. Ça finissait par passer. Quand elle était petite, lorsque Maman l'emmenait au Walmart du coin, cette dernière avait cette drôle de manie d'enrouler son poignet autour de la chaîne du caddie et de serrer la clef dans le creux de sa main. Charlotte demandait :

— M'man, pourquoi tu tiens la clef comme ça ?

Et celle-ci répondait d'un sourire crispé, le souffle rauque :

— Pour que le chariot ne s'échappe pas, tu imagines s'il s'échappe ?

Charlotte, huit ans, n'imaginait pas trop, non. Alors, elle hochait la tête et partait au rayon loisirs sans se questionner davantage. À huit ans, il y avait d'autres choses plus importantes, comme le dernier DVD des sœurs Olsen ou les autocollants Britney Spears sur les bouteilles de Pepsi que Charlotte collectionnait avec une ferveur propre à l'enfance. Maintenant qu'elle était adulte, le caractère de Maman la décontenançait. *Elle*, tellement sévère avec sa canne, *elle*, si vulnérable lorsque la foule grossissait autour d'elle et qu'elle ne savait plus où se mettre.

Quand Charlotte la surprenait en train de compter ses pas avant de secouer la tête et relever le menton, elle s'interrogeait. Un vieux réflexe ? Oui, mais d'où lui venait-il ? Pourquoi ? Maman ne s'expliquait jamais. Elle ne parlait pas de ces choses. Un voile opaque enveloppait le passé de Maman. « Qui est donc Tess Joan Mendelssohn ? » se demandait la jeune et vagabonde Charlotte Mendelssohn.

L'identité de sa mère était hétéroclite, composite et accidentée, un peu comme une pierre précieuse cristallisant en son sein une multitude de minerais. Il faut dire que Tess Joan Mendelssohn renfermait bien des mystères. Comme cette généreuse pension sortie de nulle part dont elle bénéficiait chaque mois et qui lui permettait de ne pas travailler et de se consacrer à des œuvres caritatives.

Maman taisait quelque chose. Surtout, Maman n'avait pas toujours été ainsi, Maman n'avait pas toujours été sur la défensive, angoissée et si... appliquée dans chacun de ses gestes. Pourtant, Lizzie prétendait que ce caractère faisait partie d'elle. « Ça a un rapport avec Papa ? » interrogeait Charlotte. « Oui et non... » Une impasse, encore.

Charlotte le devinait non sans mal, avec Maman, il y avait eu un avant et un après. Mais qu'y avait-il donc eu *avant* ? Beaucoup d'objets et de détails semblaient provenir de cet âge bienheureux, mais Charlotte était incapable de les identifier. L'avant était partout et nulle part à la fois. Il flottait au-dessus de leur tête. Avant, il n'y avait pas de Charlotte et Maman était heureuse. *Je n'étais pas désirée, c'est pour ça que quelque part, elle ne m'aime pas. Quand elle me voit, elle pense à cette réalité alternative qui aurait pu être sienne, si seulement...*

— Tu veux un peu de thé ?

Charlotte reprit ses esprits. Ah, Maman et son indémodable thé ! Elle ne jurait que par ses sachets Lipton qu'elle servait dans des tasses en argent. Maman adorait l'argenterie et elle adorait l'exhiber sous n'importe quel prétexte. « Tu veux boire un peu de thé ? » était à ce jour la meilleure parade qu'elle avait trouvée.

— Tu n'aurais pas plutôt du Coca ? fit-elle en fourrant ses mains dans ses poches.

— Je dois bien avoir ça, oui. Installe-toi dans le salon, j'arrive.

Charlotte obéit et rejoignit la salle de séjour baignée dans la lumière orangée de ce milieu d'après-midi. La

pièce sentait les feuillages et le bois frais, les murs blancs étaient décorés de tableaux achetés au marché et les étagères supportaient une collection de livres et de vieux vinyles que sa mère gardait depuis des années. Un héritage d'*avant*, certainement...

Les vinyles, c'était ce que Charlotte était venue chercher ce week-end. Andrew était un passionné d'opéra et lorsque Charlotte avait évoqué l'impressionnante collection de sa mère qui prenait la poussière dans sa résidence cossue à Rhode Island, Andrew avait sifflé d'admiration. Et un peu d'envie aussi. Un jour, Charlotte en avait parlé à Lizzie au téléphone :

— Andrew ne tient plus en place depuis que je lui ai dit que ma mère possédait une copie de *Madame Butterfly*. C'est son opéra préféré.

Lizzie, en vraie rapporteuse, avait tout raconté à sa mère, et cette dernière l'avait appelée le jour suivant, proposant avec un entrain que Charlotte ne lui connaissait pas :

— Tu n'as qu'à venir récupérer les enregistrements, j'en ai des tonnes. Dans le salon, dans le grenier, à la cave. Des tonnes. Si tu les veux, ils sont à toi.

Donc voilà, Charlotte était assise dans le salon à attendre un verre de Coca à cause de *Madame Butterfly*. Charlotte n'aimait pas l'opéra. Elle, c'était plutôt Britney Spears (d'ailleurs, elle avait gardé sa collection d'auto-collants) ou Rihanna, de la pop facile qui envahissait les ondes radios et dominait le Billboard Hot 100. Alors, quand elle jetait un œil distrait en direction des vinyles, observait sa mère, l'allure bourgeoise, la silhouette glissée dans des tailleurs sombres, le cou orné d'un collier de perles, ses gestes délicats et mesurés, sa canne tapant le sol dans un rythme régulier (en avait-elle vraiment besoin, de cette canne ? Elle ne semblait pas éprouver de difficultés à se déplacer), sa façon de dépoussiérer les objets en agitant le plumeau à la manière d'un peintre exerçant son art, Charlotte se disait qu'elles n'avaient rien en commun. Charlotte n'était ni délicate ni mesurée et elle ne dépoussiérait pas les objets. Elle détestait

le ménage, jugeant que ses journées au travail étaient déjà bien chargées en séances de récurage. C'était donc Andrew qui s'en chargeait. Il grommelait « tu pourrais faire un effort », Charlotte promettait, mais ça ne changeait pas grand-chose. Les pièces de leur appartement étouffaient dans un joyeux capharnaüm jusqu'à ce que son petit ami se résigne à prendre le balai. Sa mère revint avec un plateau. La conversation allait débiter, les reproches aussi. Charlotte vida son Coca, nerveuse tout à coup, tandis que sa mère remuait son thé sans le boire.

— Alors, le boulot ?

Voilà, ça commence. Et sans tour de chauffe cette fois-ci.

— La routine, tu sais.

Il y eut un silence. Charlotte regarda sa mère. Tess regarda sa fille.

— Je sais ce que tu vas dire, Maman, la devança Charlotte. Travailler dans une chaîne de café, ce n'est pas très prestigieux, mais euh... je suis manager maintenant. C'est bien, non ? Les études sont extrêmement chères, et avec cette nouvelle loi sur les taxes, je... c'était intenable.

— Et comment il fait Andrew ? Il continue ses études, non ?

Charlotte roula des yeux. Ce n'était pas pareil. Andrew développait des applications pour smartphones, elle avait voulu étudier la sociologie. Sauf que Durkheim n'intéressait personne, au contraire de Tinder et Snapchat.

— Tinder ? C'est quoi ?

Charlotte rit. Sa mère était larguée en matière de technologie. Elle n'utilisait ni Twitter ni Facebook, trouvant cet exhibitionnisme virtuel quelque peu étrange.

— C'est un site de rencontres. Tu devrais essayer, tiens. Tu ferais des ravages, j'en suis sûre.

Sa mère se rembrunit.

— Je rigolais, m'man. Je sais bien que...

— Ce n'était pas très drôle.

— Je suis désolée.

— Tu devrais reprendre tes études. L'argent n'est pas un problème. Franchement, passer ses journées à préparer

des cappuccinos ne doit pas s'avérer très stimulant pour une fille comme toi.

— Oh, m'man, tu es injuste, je prépare aussi de fabuleux *macchiato* et mes *mocha* ! Mes *mocha* sont dé-li-cieux.

Les sourcils de Tess Joan Mendelssohn s'arrondirent. Décidément, cette dernière n'était pas réceptive aux blagues de Charlotte. *Elle ne rigole jamais, si ça se trouve, elle ne sait pas comment faire.*

— Moi ce que je vois, c'est un véritable gâchis. Je préfère te voir étudier Durkheim plutôt que de t'enliser derrière un comptoir grasseyeux.

— Les comptoirs du Jerry's Coffee House sont rutilants. On est très à cheval sur l'hygiène.

— Charlotte, je t'en prie. Retourne à l'université, c'est là qu'est ta place. Les taxes, j'en fais mon affaire.

— Oui, avec cet argent qui vient de nulle part.

— Il ne vient pas de nulle part, ne dis pas n'importe quoi.

— Et il vient d'où ? demanda Charlotte, sachant pertinemment qu'elle n'obtiendrait pas de réponse.

— Est-ce tellement important ? Occupe-toi plutôt de reprendre le chemin de la fac. Fais-le, ou tu risques de le regretter. Un diplôme, ça fait toujours la différence.

— La sacro-sainte fac, bien sûr. Parce que travailler pour une chaîne de restauration rapide, c'est la honte, n'est-ce pas ? C'est dégradant, indigne des Mendelssohn.

— Mais non, souffla Tess.

— Pff. Mais si.

Le silence relia de nouveau leurs lèvres. Il n'y eut plus que le tic-tac de l'horloge en fond sonore. Charlotte tapait son verre du bout de son ongle, tandis que sa mère resserrait les mains sur le pommeau de sa canne.

— *Madame Butterfly* doit être dans le grenier, déclara-t-elle soudainement. Tu veux qu'on aille voir ?

Charlotte s'empressa d'acquiescer et, d'un coup, l'atmosphère s'allégea. Sa mère alla chercher une clef en cuivre qui reposait dans un bol parmi un agrégat d'objets qui semblaient précieusement gardés « au cas où »

(des dés, des boutons, des jeux de cartes...) et chemina jusqu'au bout du couloir. Charlotte la suivit, passa une vieille porte tout en prenant soin de baisser la tête pour ne pas heurter le chambranle, gravit un escalier étroit et se retrouva bientôt sur une plateforme en bois. Les planches grincèrent sous ses pieds. Au fond, s'empilaient plusieurs cartons, éclairés par un mince rayon de soleil qui faisait briller les grains de poussière flottant dans l'air.

— Tu trouveras aussi *Tannhäuser*, *Tosca*, *La Traviata* et *Nabucco*.

Charlotte s'accroupit et caressa les tranches des vinyles avec l'index. Il devait y en avoir une bonne trentaine par carton, calcula-t-elle. Andrew serait comblé.

— Et ça ? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? interrogea-t-elle en pointant du doigt une malle en rotin.

— Je ne sais plus trop, avoua sa mère en croisant les bras sur sa poitrine.

Intriguée, Charlotte souleva le couvercle et découvrit une montagne de jouets et de peluches qu'elle reconnut immédiatement. Il y avait Bibou, le lapin borgne, et Nénette, le caniche blanc devenu rose à cause des multiples shampoings que lui avait fait subir Charlotte plus jeune.

— Ça m'appartenait...

— Ça t'appartient toujours. Tu peux aussi les prendre si tu en as envie.

Charlotte ne répondit pas immédiatement et continua sa fouille, avant de brandir un coffret de taille moyenne à la hauteur de son visage.

— Et ça alors ? Qu'est-ce que c'est ?

L'expression de sa mère changea. Ce coffret ne lui était pas étranger. Elle esquissa un sourire et se saisit doucement de la boîte, la contemplant sous toutes les coutures, puis elle l'ouvrit en pressant les bandes latérales avec ses pouces. Une musique désaccordée s'échappa, tandis qu'une ballerine à qui il manquait une jambe s'éleva en tournoyant sur elle-même.

— Tu devrais la jeter à la poubelle, suggéra Charlotte.

— Pour tout te dire, je pensais l'avoir déjà fait.

Charlotte fit mine de la lui reprendre, mais sa mère résista.

— M'man, qu'est-ce que tu fabriques ? Cette babiole ne vaut rien.

— Je sais, mais...

— M'man !

— Lâche cette boîte, je t'en prie, couina sa mère.

Maman ne couinait jamais. Maman était plutôt du genre stoïque. Et cela intrigua Charlotte.

— Qu'est-ce qu'elle a de si spécial, cette boîte, hein ?

— On me l'a offerte il y a longtemps. Je ne sais pas ce que cette danseuse fait encore ici, je pensais m'en être débarrassée, mais il faut croire que je me suis trompée...

Elle haussa les épaules et reprit d'un ton plus aigu :

— C'est drôle quand même.

Charlotte ne réagit pas et observa la boîte à musique avec cette étrange impression de regarder à travers le trou d'une serrure, de voir ce qu'elle n'était pas censée voir. La danseuse la fixait, le visage noirci par la poussière, les yeux et le sourire trop grands, une légère fissure sur le front.

— Qui te l'a offerte ?

Sa mère étouffa un rire, les pupilles brillant d'émotion.

— Oh tu sais, ça remonte ! Tu n'étais même pas née.

Nous ne sommes même pas lundi

Brooklyn, septembre 1988

UN PIED DEVANT L'AUTRE ET AINSI DE SUITE. Elle pouvait le faire. Alors, pas après pas, Tess avançait, prudemment, le genou tremblant, le regard concentré, le tout sous la grisaille moite de ce mois de septembre. Son walkman accroché à la poche de sa veste, elle chantait par-dessus Belinda Carlisle : *Oh baby, do you know what that's worth ? Oh, heaven is a place on earth !* La musique l'aidait à tenir le coup. Pourtant, arrivée à l'angle de la rue, son pouls s'emballa. Ce matin, elle s'était levée tôt avec l'envie de dynamiter son quotidien. Alors, elle avait bu un grand verre de jus d'orange, dévalé les escaliers grinçants de l'immeuble et était sortie de chez elle. Longeant le parvis cerné de brownstones pittoresques, elle avait fait cent dix-huit pas en compagnie de Belinda

Carlisle. Elle s'était presque dit que c'était facile. Mais cela n'avait pas été aussi simple. La voilà maintenant qui rebroussait chemin, le ventre pétri d'angoisse, et ravalait aussi sec les escaliers jusqu'au cinquième étage, là où se trouvait l'appartement qu'elle partageait avec son mari, John. John qui s'était levé encore plus tôt qu'elle pour rejoindre Manhattan et son boulot de publicitaire. Dans sa cuisine, alors qu'elle buvait son second verre de jus d'orange, Tess se morigénait. *Tu as détalé comme un lapin, ce n'est pas ce que j'appelle être courageuse. Du nerf, ma vieille, tu ne peux pas continuer ainsi.*

John l'avait soutenue au début, il avait compris ses angoisses. Deux ans auparavant, Tess avait été piégée dans un incendie qui s'était déclaré dans un cinéma de la ville. Les pompiers l'avaient découverte inconsciente entre les rangées de sièges, sévèrement intoxiquée par les volutes de carbone. Conduite en urgence à l'hôpital, Tess avait repris doucement connaissance, mais se battait depuis avec une peur incontrôlable, celle du monde et du dehors. Surtout, elle évitait les espaces clos comme les théâtres ou les cinémas. Un inconvénient majeur lorsque l'on rêvait d'une carrière de danseuse. Tess avait suivi une formation à la très prestigieuse Juilliard School, mais depuis deux ans, elle restait confinée chez elle, incapable de surmonter le souvenir de l'incendie. Alors que ses parents l'avaient vite fait culpabiliser – « Écoute, c'est malheureux, mais enfin, avec tout l'argent qu'on a mis dans tes études... » (ils ne finissaient jamais leur phrase, convaincus peut-être qu'accentuer gravement sur « argent » et « études » suffirait à creuser des entailles dans les résolutions de Tess) –, John s'était montré patient et compréhensif. Il disait qu'il ne fallait pas se précipiter, lui répétait qu'un jour elle serait prête, que ce qu'elle avait vécu était traumatisant, qu'il lui faudrait du temps, mais qu'elle parviendrait à vaincre ses angoisses. À son rythme. Et bien sûr Tess lui en était reconnaissante, car depuis deux ans, Tess ne voyait plus personne, Tess ne sortait presque plus. Ses amis s'étaient progressivement

éloignés d'elle, fatigués de ses annulations à répétition. « Voyons, il s'agit d'un super restaurant, tout le monde en parle et les prix sont abordables, fais un effort ! » grondaient-ils. Tess aurait bien voulu *faire un effort*, mais elle ne contrôlait pas les palpitations de son cœur, ni le tremblement de ses mains, ni la sueur qui perlait sur son front. Elle ne contrôlait pas les sensations de vertige et les crevasses dans son ventre. À la longue, ses amis avaient cessé de lui demander de faire un effort, et Tess avait dû se contenter de la compagnie de Grizabella, un chat noir à la fourrure soyeuse et aux yeux malins. Puis, quand le soir tombait sur Brooklyn, John remplaçait Grizabella et l'enlaçait tendrement devant la télévision qui diffusait un épisode d'*Une famille en or*. Enfin ça, c'était uniquement si John ne rentrait pas trop tard. Dernièrement, Tess avait remarqué que John manquait de plus en plus souvent l'heure du dîner. Quand elle l'interrogeait à ce propos, il répondait par un vague : « Ah oui ? Je n'avais pas fait attention. On est submergés de boulot en ce moment ! » John attendait une promotion, l'opportunité qui le ferait enfin décoller dans la boîte où il bossait plus de cinquante heures par semaine. John croyait fermement aux vertus du libéralisme et il était persuadé qu'un jour, son dur labeur serait récompensé. Et lorsque son dur labeur serait récompensé, alors ils pourraient déménager, quitter Brooklyn et le conservatisme de Williamsburg, investir dans un joli loft à Manhattan et courir tous les matins sur les pistes de Central Park.

Tess jeta la brique de jus d'orange dans la poubelle et s'appuya contre le réfrigérateur qui ronronnait presque autant que Grizabella lorsqu'on lui grattait le bas du dos. Elle souffla un grand coup, rejeta les épaules en arrière. *Allez, j'y retourne*. Elle descendit les escaliers pour la deuxième fois en ce début de matinée, la main tenant fermement la rambarde pour ne pas s'écrouler, le regard rivé sur ses pieds. Elle portait des chaussures en toile d'un marron délavé, trouées au niveau du gros orteil. Tess observa son pied droit fouler le bois de cet escalier

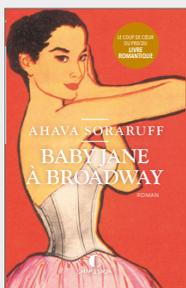
vétuste et poussiéreux, suivi du pied gauche, et ainsi de suite jusqu'au rez-de-chaussée. C'était seulement quand elle franchissait le palier et se retrouvait sur le macadam qui exhalait une odeur de friture et de goudron chaud que Tess se mettait à compter. *Un... deux... trois... jusqu'ici tout va bien.* Cette fois-ci, elle irait jusqu'au magasin casher, ce ne seraient que trente pas de plus à ajouter aux cent dix-huit pas qui l'emmèneraient jusqu'à l'angle de la rue. Elle mit son walkman en marche pour se donner du courage.

— *Take me home tonight, I don't want to let you go 'til you see the light...* marmonna la jeune femme en chœur avec Eddie Money, alors qu'elle effectuait consciencieusement son parcours, le regard concentré sur ses pieds.

Elle n'avait pas confiance en ses pieds.

Elle se disait que si elle les quittait des yeux, ils risquaient de n'en faire qu'à leur tête et de se mettre à courir jusqu'à la maison, morts de trouille. Alors qu'elle s'approchait d'un passage piéton, un passant la bouscula et Tess se figea. Cet homme avec son chapeau feutre et son journal l'avait poussée sans un mot d'excuse et s'était élancé au travers de la route, tandis qu'elle, le ventre noué par la peur, avait perdu l'équilibre l'espace de quelques secondes. Elle avait senti son monde vaciller et le sol se dérober avant de revenir à la normale. Déjà, ses pieds lui criaient de faire demi-tour. John avait fait les courses hier, elle n'avait pas besoin de se rendre au magasin casher. *Non, c'est vrai, je n'en ai pas besoin, mais là n'est pas la question. Allez, du nerf !* se dit Tess en levant l'index en l'air et en faisant semblant de réprimander ses chaussures en toile. *Voilà, je parle à mes pieds, je suis devenue complètement folle, hein ?* Elle releva la tête et posa les yeux sur le feu rouge. Quand le clignotant passerait au vert, ce serait à son tour de traverser la route. Comme l'homme au chapeau feutre et au journal juste avant. En attendant, elle fit de petites foulées sur place pour s'échauffer et continua de chanter sur Eddie Money. Le feu passa au vert pour les piétons. Tess

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Baby Jane à Broadway

Ahava Soraruff



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !